

UNE CARTOGRAPHIE MISSIONNAIRE

L'Afrique de l'exploration à l'appropriation, au nom du Christ et de la science (1870-années 1930)

par Jean-Michel Vasquez

Thèse d'histoire soutenue le 21 décembre 2007 à l'Institut des sciences de l'homme (Lyon). Jury : Philippe Delisle (professeur Lyon III), Odile Goerg (professeur Paris VII, présidente), Gilles Palsky (professeur Paris I), Claude Prudhomme (professeur Lyon II, directeur de thèse). 2 volumes : texte (407 p) et cartes (158 pages). 1 version numérisée sur CD-ROM. 1 répertoire des cartes sur CD-ROM. 1 version sur cyberthèse : http://demeter.univ-lyon2.fr/sdx/theses/lyon2/2007/vasquez_jm

L'Église chrétienne possède une culture géographique propre, sans cesse augmentée par les voyages de découverte que mènent ses missionnaires. Au XVI^e siècle, les Jésuites font découvrir aux Européens dans leurs *Lettres édifiantes* l'existence de l'Inde, de la Chine, de l'Amérique latine et du Canada. Au XIX^e siècle, un vaste mouvement d'évangélisation se porte vers l'Afrique : cette terre jugée ingrate, peuplée de populations païennes et parfois adonnées à l'anthropophagie, suscite des vocations auprès des Européens qui se forment à l'apostolat dans des congrégations exclusivement missionnaires : les Pères du Saint-Cœur de Marie –futurs Spiritains– en 1842, les Missions africaines de Lyon en 1856, les Pères blancs en 1868. Leur correspondance fournit des récits inédits et insolites qui alimentent des revues édifiantes. La plus célèbre est les *Annales* de l'Œuvre de la propagation de la foi, une association lyonnaise née en 1822 qui finance la mission dans le monde entier. En 1868, profitant de l'engouement pour les voyages, l'Œuvre lance un nouveau périodique, hebdomadaire et illustré : les *Missions catholiques*. S'adressant au plus grand nombre à qui elle propose des nouvelles exotiques, cette revue devient la vitrine publique de la mission. Les récits sont accompagnés de dessins, de croquis et de cartes. Malgré leur médiocre apparence, ces dernières deviennent une spécificité de la revue qui profite de leur caractère inédit pour les vendre sous forme de tirés à part (fig. 1). Ainsi, près de 500 cartes ont été publiées entre 1870 et les années 1930, soit la période durant laquelle se produit la colonisation du continent noir. Une analyse de ces cartes devrait donc montrer si elles constituent un genre cartographique propre, distinct de l'importante production coloniale et entièrement dévoué à l'évangélisation.

La démarche d'ensemble tient compte des approches de l'historien comme du géographe, en replaçant l'espace au centre, à la lumière des travaux menés sur le discours cartographique (Jacob, Harley, Copeaux), par la géographie culturelle (Claval, Bonnemaïson) et les spécialistes de l'histoire de la cartographie (Palsky, Pelletier, Blais). Le corpus est analysé dans son ensemble, puis comparé à d'autres types cartographiques pour mettre à jour ses caractères. Des fonds missionnaires ont été consultés (archives spiritaines à Chevilly-la-Rue, archives jésuites et de la Propagande à Rome), ainsi que les revues de géographie (*Bulletin de la Société de géographie*, *L'année géographique*, les *Annales de géographie*, *Le Tour du monde*) et de cartographie (*Petermann's Mitteilungen*, *Geographical Review*, *L'année cartographique*). D'autres cartes dressées par des explorateurs (Compiègne, Cameron, Marche, Dutreuil de Rhins) ou figurant dans des atlas de géographie ont été utilisées. À partir de ces fonds, l'étude suit trois étapes : la première analyse globalement le corpus puis s'intéresse à 60 documents à l'aide d'une grille d'analyse visant à « déconstruire la carte ». La seconde étape distingue plus précisément les cartes selon leurs commanditaires : la revue des *Missions catholiques*, le missionnaire sur place, la congrégation missionnaire en Europe puis l'autorité pontificale à Rome ; chaque acteur de l'évangélisation produit et échange des cartes pour atteindre des objectifs différents. La dernière étape s'interroge sur la postérité éphémère de ces documents. Malgré leur utilisation par les milieux scientifiques et politiques, les cartes missionnaires ne figurent dans aucun historique de la colonisation ni catalogue cartographique.

Pour la revue des *Missions catholiques*, la carte est une illustration pratique pour toucher un public plus large. La présence des cartes satisfait plusieurs attentes : ces documents permettent de localiser une mission et la résumer en une seule image, ce qui facilite le processus d'appropriation nécessaire pour susciter l'aide financière des lecteurs ; ils traduisent aussi les progrès de l'évangélisation que le lecteur peut facilement apprécier en comptant le nombre de croix ; ils apportent surtout une caution scientifique à une revue qui parvient difficilement à sortir du cercle restreint que forment les amis des missions : après 1870, la géographie en France se hisse au rang de discipline autonome, avec un programme, des professeurs et des revues scientifiques. Sans vouloir rivaliser avec d'autres publications, la revue des *Missions catholiques* est consciente du caractère inédit des informations que lui adressent les missionnaires du monde entier. Mais les effets que produit la diffusion d'une carte sont difficiles à évaluer. En divulguant chaque semaine la liste des dons, répertoriés selon la mission destinatrice, la revue délivre une information géographique précieuse : elle permet de mesurer l'impact d'un document sur le lecteur/donateur. Des recensements montrent alors que le nom d'un missionnaire mobilise davantage qu'une carte ou un dessin. Bien que la revue affiche l'universalité de la mission catholique, ses sujets portent en priorité sur l'Afrique. Une carte sur deux lui est consacrée. Une étude globale du corpus, à partir du titre, de l'auteur, de l'échelle, des dimensions et de l'imprimeur, montre qu'une uniformisation se produit, malgré le caractère artisanal et unique de chaque document. Parmi ces critères, l'échelle est décisive car elle conditionne la lecture et dévoile l'objectif que poursuit son auteur. Le plus souvent, les cartes sont adressées par le missionnaire depuis sa station d'Afrique à trois autorités situées à l'arrière en Europe : la congrégation qui l'a formé et qui est responsable de la mission, l'Œuvre de la propagation de la foi qui le finance et publie ses travaux, et la Propagande à Rome qui a établi le champ de mission et orchestre l'évangélisation. Un schéma résume le va-et-vient de la correspondance missionnaire entre l'Europe et l'Afrique.

Dans la mission, la carte est un outil pour l'apostolat de terrain. C'est le point de vue qui s'affirme dans les manuels de pratique missionnaire, à mesure que s'impose la missiologie dès le début du XX^e siècle. Pourtant, la consultation des archives des congrégations montre qu'aucune formation particulière n'est dispensée, à l'exception de celle des Jésuites qui enseignent un savoir-faire

jusqu'à-là inégalé. Ainsi, les cartes sont souvent maladroites, dépourvues de nomenclature et finalement très personnelles, ce qui les valorise et intéresse le chercheur : comment un Européen cartographe-t-il un espace inconnu et pour lequel il n'existe aucun modèle ? Sur ce point, l'analyse des représentations mentales en géographie fournit des repères indispensables pour saisir la richesse de ces premières images. Le missionnaire utilise la carte pour mieux contrôler son espace, à des échelles différentes. Autour de lui s'étend son espace vécu, dans lequel il reproduit sa mission selon un plan cartésien. À une échelle plus petite s'étend son espace parcouru, soit la zone dans laquelle il projette de nouvelles stations, de préférence en brousse loin des installations européennes du littoral ; celui-ci disparaît progressivement à mesure que l'exploration se poursuit vers l'intérieur. En véritable explorateur, le missionnaire repousse les limites du monde connu et ses cartes augmentent les connaissances géographiques de l'Europe. À une échelle plus petite encore, la carte qui couvre la totalité de la mission institutionnelle permet au missionnaire de mieux contrôler son territoire. En bon gestionnaire, il mène un apostolat raisonné à l'aide de plans d'évangélisation et recourt aux auxiliaires africains, les catéchistes. Il les utilise et les déploie de manière à contrôler son territoire, pour entretenir la foi chrétienne et déjouer l'influence protestante, en véritable chef militaire. Pour saisir la richesse des cartes missionnaires, une grille d'analyse est nécessaire : en recensant et comparant leur contenu, elle met à jour des choix décisifs et récurrents : les chefs locaux sont localisés avant de représenter les frontières tracées par le colonisateur ; les populations sont recensées plutôt que les ressources du milieu ; surtout, l'évangélisation est cartographiée, dominant les autres croyances et précédant la colonisation. À l'aide d'extraits de figuration et de toponymie, l'analyse du contenu prouve l'existence d'un genre cartographique propre, typiquement missionnaire, qui révèle d'ailleurs par ses préférences et ses absences davantage un espace voulu qu'un espace perçu.

Dans les mains des congrégations, la carte est un outil de revendication, notamment auprès de l'autorité romaine qui parvient difficilement à les réunir dans une « belle unité d'action ». Au nom du *jus commissionis*, c'est Rome qui affecte les territoires de mission et arbitre les contentieux de plus en plus nombreux. Les congrégations utilisent la carte pour argumenter et appuyer leurs prétentions, à trois reprises : dans un premier temps, chacune quand elle a formé suffisamment de missionnaires revendique des territoires, cartes à l'appui ; elle

demande aussi à la Propagande que lui soient précisées les limites exactes de chaque circonscription. La situation particulière de l'Afrique en voie de colonisation, où le Portugal exerce encore des droits religieux au titre du *padroado*, explique la prudence de la diplomatie pontificale. Ensuite, le territoire de mission génère une compétition entre les instituts catholiques ; l'exemple du Congo, que Spiritains et Pères blancs cherchent à s'accaparer entre 1878 et 1888, témoigne d'une lutte acharnée et inconnue du public, difficilement réglée par la médiation romaine. Enfin, chaque congrégation considère la mission comme son propre territoire et retarde le plus possible sa transformation en diocèse ordinaire, qui est pourtant l'objectif initial de toute mission en la confiant à une Église locale. Les textes officiels de la Propagande de la première moitié du XX^e siècle n'ont cessé de dénoncer l'attitude paradoxale des congrégations, qui freinent l'installation des nouvelles Églises. Les revendications, la compétition et l'appropriation expliquent la difficile territorialisation des missions. Chez les congrégations les plus importantes, les cartes sont réunies dans des atlas, qui mettent en scène leur propre apostolat : les Jésuites ont œuvré en Inde, en Chine, au Canada, mais aussi au Zambèze, au Congo. Les Spiritains ont transformé Haïti, Madagascar, mais aussi le Zanguebar, le Gabon, et l'Angola. Ces atlas, suffisamment nombreux entre 1870 et 1930 pour constituer un genre particulier, livrent une cartographie partisane, qui rompt avec l'image lisse d'un catholicisme universel que produit le Saint-Siège.

À Rome, la carte contribue à l'appropriation catholique du monde. Bien que celle-ci soit originelle, la méconnaissance des terres non-européennes oblige la Propagande à réunir toutes les informations pour mieux organiser leur évangélisation. Elle exige donc des responsables de missions des rapports réguliers, nourris par des statistiques et des cartes, les forçant sur place à mener une évangélisation plus rationnelle et économe, moins périlleuse et coûteuse en hommes. Toutes ces informations sont collectées à Rome et font parfois l'objet de publication pour célébrer la marche triomphante du catholicisme. Une cartographie officieuse du Saint-Siège, produite à des dates différentes par les pères Werner, Streit, Emmerich, montre une mission catholique dynamique, uniforme et partout conquérante. Parce qu'elle a pris pied sur l'ensemble des continents, celle-ci prouve l'universalité du message chrétien et démontre sa vivacité à l'égard des autres religions et face aux menaces que font peser la laïcité ou l'anticléricalisme en Europe. À l'exposition vaticane

des missions en 1926, les cartes ont le rôle fondamental de célébrer, par delà la différence géographique et la diversité des peuples, l'universalité catholique, ce qui correspond parfaitement au nouveau courant de missiologie comme à la notion de catholicité, remise au goût du jour après la première guerre mondiale.

Pourtant, ces cartes sont désavouées et rapidement oubliées, malgré leur utilisation. Le monde savant tout d'abord rechigne à reconnaître le caractère scientifique des travaux missionnaires, sauf à de rares exceptions. Un dépistage de tous les articles et cartes signés par un missionnaire dans les revues spécialisées de l'époque, comme le *Bulletin de la Société de géographie*, les *Annales de géographie*, les *Petermann's Mitteilungen*, aboutit à un constat : les cartes missionnaires ne parviennent pas à toucher le public scientifique, malgré leur situation exceptionnelle et le caractère inédit de leurs informations : contrairement aux explorateurs, les missionnaires connaissent réellement le territoire qu'ils cartographient et sont les seuls capables de rapporter les connaissances vernaculaires des populations. L'attitude du pouvoir colonial est identique. Or les missionnaires cartographes ont collaboré à la colonisation, durant ses trois phases : lors de l'exploration en servant d'interprètes ou de guides, auprès de Brazza en 1883 par exemple ; lors de la conquête en mettant à disposition des corps expéditionnaires des cartes et des itinéraires, comme à Madagascar en 1895 ; lors de l'exploitation, en fournissant malgré eux sans doute au colonisateur, la précieuse information de la localisation des populations : les cartes missionnaires annoncent les cartes ethniques des années 1940 qui ont permis de recenser et contrôler la main d'œuvre indigène.

Ainsi, spécialisées sur le fait religieux, les cartes missionnaires ont été disqualifiées par leurs contemporains. Aujourd'hui encore, elles n'apparaissent dans aucun recueil de cartes africaines, ni dans l'histoire de la cartographie. La remarque est aussi valable pour l'historiographie de la mission, qui n'a jamais considéré la carte autrement que pour son rôle d'illustration ; aucun historien de la mission ne lui prête d'ailleurs la capacité à tenir un discours autonome. Pourtant, la carte nous renseigne sur la manière dont on fait la mission. De plus, elle matérialise un projet chrétien sur une terre païenne, en insistant sur les marques de christianisation, en favorisant la toponymie locale, en proposant un découpage de l'Afrique sur une base religieuse. Distincte de la cartographie coloniale, qu'elle finira malgré tout par intégrer, elle sert

un objectif d'évangélisation qui cherche le plus possible à se démarquer de la colonisation. La carte missionnaire démontre aussi magistralement l'avantage pris par la logique des réseaux menée par les congrégations sur la logique de surface que défend de manière anachronique le Saint-Siège. Aujourd'hui, du fait des migrations, de l'individualisation des comportements religieux, et

de la disparition des entités territoriales, il n'est plus possible de réduire les religions à une image synthétique composée de grandes surfaces homogènes et forcément simplificatrice. Comme l'approche romaine de l'espace, traditionnellement distante et surfacique, ne correspond plus à la réalité, cette image doit s'adapter à la complexité du monde actuel.



Figure 1 : Carte ecclésiastique produite en 1892 par le RP Meillorat de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, publiée en mai 1892 dans la revue des Missions catholiques sous l'annonce « Notre carte d'Afrique »